

Les représentations du pouvoir dans *Les Exilés de Miang Bitola* d'Appolinaire Onana Ambassa et *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi

AMBASSA FILS Bernard
SAMBA Jean-D'Assise
Université de Maroua - Cameroun
Fibernard2@yahoo.fr

Résumé

Le présent article se propose d'examiner la manière dont le pouvoir est mis en texte en contexte postcolonial. Pour ce faire, il explore deux romans francophones, *Les Exilés de Miang Bitola* d'Appolinaire Onana Ambassa et *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi, dont les intrigues reposent sur deux types de pouvoirs, le politique et le religieux. Le problème est celui du chaos et l'image dégradée que reflètent le pouvoir et ses détenteurs. Ce problème entraîne une question relative aux signes qui construisent la poétique de l'image du pouvoir post-colonial en Afrique chez les deux romanciers. Les deux auteurs mobilisent un ensemble de signes linguistiques et non linguistiques, le burlesque, le pittoresque et le caricatural sont les qualificatifs propres au pouvoir décrit par les auteurs qui ne manquent pas de souligner la forte implication du mysticisme dans son exercice. Les analyses prennent appui sur la sémiopoétique mise en place par Ambassa Fils. Le résultat est que le discours littéraire de ces deux romanciers sur le pouvoir est empreint de satire, de dérision et de raillerie dans le but de conjurer une situation sociopolitique africaine en déphasage avec les valeurs culturelles et spirituelles d'un continent en manque de repères.

Mots-clés : représentation, pouvoir, postcolonial, roman francophone.

Introduction

L'expression représentation dérive du latin *repraesentatio* qui signifie action de replacer devant les yeux de quelqu'un. Ce concept

Date de réception : 29/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

désigne généralement le reflet d'une chose, d'une idée par le mental. Il s'agit d'un terme complexe et polysémique comme le précise Mannoni : « Le concept de représentation est impliqué dans différents champs sémantiques dont il a du mal à émerger. Et comme il entretient, de surcroît, des rapports parfois très étroits avec la psychologie générale, la psychologie sociale ou la psychanalyse, par exemple, il importe de réduire, autant que faire se peut, le flou de ses limites si l'on espère en tirer un objet d'étude scientifiquement pertinent » (Mannoni, 1998 : 11). La représentation renvoie ici à l'ensemble des considérations, des idées construites et à des images. C'est cette orientation que prend le mot pouvoir, tel qu'il apparaît dans *Les Exilés de Miang Bitola* d'Onana Ambassa et *La Vie et demie* de Labou Tansi.

Ces deux œuvres littéraires francophones de l'ère post-coloniale sont les espaces de représentation de la scène politique, du contexte social, de la situation économique et surtout du milieu religieux des Africains. Une étude de ces deux œuvres permet de questionner l'idéologie politique africaine et plus précisément le pouvoir et ses multiples représentations après les indépendances africaines. Dans ces romans, le citoyen vit dans la misère qui fait de lui un éternel laissé pour compte à cause de l'administration post-coloniale, qui a pour adjuvant le pouvoir religieux. Dès lors, il devient légitime d'exprimer une inquiétude au sujet de l'ambiguïté et du rôle trouble de l'autorité religieuse à côté du pouvoir politique. Comment ces deux pouvoirs sont-ils représentés dans *Les Exilés de Miang Bitola* d'Onana Ambassa et *La Vie et demie* de Labou Tansi ? Quels sont les multiples signes linguistiques et non linguistiques qui sous-tendent la poétique du pouvoir et l'idéologie véhiculée par sa représentation ? L'hypothèse de cette recherche est que le burlesque, le pittoresque et le caricatural des personnages conjuguent avec les pratiques occultes, ésotériques et érotiques pour mettre en évidence la dérision et la raillerie dans ces romans dits satiriques. Pour le démontrer, il faudra analyser les signes linguistiques et non linguistiques mobilisés dans les deux romans pour bâtir une véritable poétique du pouvoir. La méthode sémiopoétique d'Ambassa Fils (2022 :3). En effet, selon le théoricien, la sémiopoétique est une approche analytique qui a pour ambition de mettre en dialogue la sémiotique/sémiologie et la poétique formelle, celle qui autorise une subversion des principes sémantiques conventionnels et partant, un déchiffrement des représentations, qu'elles soient du domaine littéraire ou cinématographique, en rapport avec des faits sociaux ou conventionnels. La sémiopoétique consiste alors à

considérer que la littérature et le cinéma contemporains nous entraînent vers un nouveau statut sémiologique du monde à travers la création de nouveaux codes, des symboles, des substituts. (2022 :4)

Cette méthode nous amène à l'identification et à l'analyse des signes (du pouvoir) en relation avec leur contexte de production et de réception, puis à faire ressortir le système poétique qui encadre leur mise en commun dans le discours littéraire des auteurs. L'objectif étant de scruter l'imaginaire des auteurs sur le pouvoir politique et religieux chez les Africains.

1. Les signes occultes du pouvoir : l'ésotérisme et l'érotisme

Les pratiques ésotériques sont un ensemble des croyances érigées au rang de dogmes, auxquelles s'ajoute un rituel. Il convient de remarquer que dans les sociétés africaines à forte conception magico-religieuse, le recours aux sacrifices est une pratique courante pour ceux qui veulent obtenir les faveurs suprêmes des dieux. Il revient de mettre en lumière les pratiques ésotériques et érotiques comme stratégies de renforcement du pouvoir politique, soutenu par le religieux.

Les hommes qui ont accédé au pouvoir aux lendemains des indépendances ont des conceptions tout à fait particulières du pouvoir. Pour eux, tous les moyens sont efficaces, y compris les pratiques occultes pour conserver leur position sociale. Ndinda va justement dans le même sens lorsqu'il soutient que « Les individus [les détenteurs du pouvoir] sont tellement obnubilés par la volonté de puissance qu'ils n'hésitent pas à user de moyens occultes pour parvenir à leurs fins. Le recours à l'irrationnel est courant lorsqu'un individu veut accéder aux plus hautes marches du pouvoir » (Ndinda, 2002 : 56). Les pratiques ésotériques renvoient donc au pouvoir mystique dont usent les personnages pour conquérir, accéder et renforcer leur statut. Pour Aron et Viala : « Le mot mystique a la même origine que mystère ; il renvoie à tout ce qui concerne le divin et dépasse l'entendement humain » (Aron et Viala, 2008 : 82). Il s'agit en fait de ce qui est cachée et qui n'est accessible qu'aux seuls initiés.

Dans *La Vie et demie*, pour se maintenir dans la sphère suprême de la Katamalanasia, le Guide Providentiel devient adepte d'une société secrète et s'initie aux pratiques occultes. Dès le début de l'intrigue, ce dernier fait une rencontre avec le fantôme de Martial, ancien chef révolutionnaire jadis tué, transformé en repas et mangé avec les membres de la famille du guide, son bourreau. Ainsi, au début du roman, il est confronté à son fantôme qui

Date de réception : 29/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

va le hanter pendant une très longue période de son règne. Il doit désormais partager ses nuits avec cet esprit qui va transformer son existence en enfer. Pour mettre fin à ces troubles et violences psychologiques, le guide est obligé d'avoir recours à un cartomancien, représentant fidèle du pouvoir mystique, qui lui pose la condition de partager sa couche avec la fille de Martial mais sans toutefois entretenir des rapports sexuels avec elle. C'est l'entrée en scène de l'érotisme :

-Son Excellence doit partager son lit avec la fille de Martial pour chasser l'image du revenant. Mais Son Excellence doit absolument éviter de faire la chose-là [les rapports sexuels] avec la fille de Martial. Pendant trois ans le Guide Providentiel partagea ses nuits avec la fille de Martial sans faire la chose-là avec elle, ni avec une aucune autre femme (Labou Tansi, 1979 : 20-21).

À travers ces recommandations du cartomancien, le guide katamalanaisien est à l'abri des menaces du fantôme de Martial. Il peut alors gérer calmement son pouvoir. La preuve est que le corps de Martial a arrêté d'apparaître dans la chambre du Guide grâce au travail mené par le marabout.

Dans la société traditionnelle africaine, un pouvoir où le chef ne satisfait pas sa libido n'en est pas un. Le chef de l'État est sevré de son pouvoir phallocratique pendant des années, car c'est une condition sine qua non pour ce dernier de se maintenir à son pouvoir. Pour cela, il y a un prix à payer à savoir suivre à la lettre les recommandations du cartomancien en faisant les pratiques ésotériques afin d'échapper à la menace de la présence de Martial le revenant. C'est d'ailleurs ce que décrit le narrateur dans ces propos : « Kassar Pueblo consulta longuement ses cartes. Le Guide Providentiel avalait chacun de ses gestes. -Maintenant que tu as essayé, tu dois dormir sur une natte baignée dans le sang de quatorze poules et de deux coqs ; tu étendras sous la natte trois jeunes rameaux qui ont vu se coucher le soleil et tu brûleras trois fleurs de mandarinier une fois tous les six jours » (Labou Tansi, 1979 : 24-25). Lors d'une cérémonie rituelle lui permettant de dormir sans plus avoir affaire au fantôme de Martial, il offre en sacrifice une jeune femme non sans oublier les poules et les coqs. Après le meurtre rituel, le Guide providentiel a la conviction d'être devenu intouchable.

Dans le même univers romanesque, Martial est un adepte des sectes ésotériques, ce qui lui permet, après sa mort, de continuer à torturer son substitut constitutionnel. Pour être toujours présent malgré son décès, il

couche spirituellement avec sa fille à travers la fameuse « gifle intérieure ». Il a même une secte reconnue dans la Katamalanasia appelée « Secte des Gens de Martial » comme on peut encore le voir dans ces propos du narrateur : « Il y eut des mythes. Les mythes créèrent à côté du noir de Martial, à côté des mots de Martial, avec les gifles de Martial, avec l'odeur de Martial, la secte des Gens de Martial qui refusaient de mourir, et qui entraient tous dans la curieuse mort de Martial » (Labou Tansi, 1979 : 86).

Ces croyances sont donc le gage de sa réussite aux élections et par ricochet son maintien à la magistrature suprême. La lecture de ce passage démontre à suffisance le caractère incontournable de la force ésotérique chez Le Guide Providentiel en particulier et chez les chefs d'États africains en général. Il est clair que les cercles ésotériques participent au renforcement du pouvoir des dirigeants. Or, il reste que l'ésotérisme et l'érotisme sont intrinsèquement liés, l'ésotérisme étant si important parce qu'il est à l'origine des crimes et des violences dans les romans étudiés. Il convient de préciser que parler de l'érotisme dans cette partie ne saurait se limiter à la simple satisfaction des envies. Il s'agit de montrer que le sexe est un instrument qui sert à la fois les gouvernants et les gouvernés, voilà pourquoi il est vu sous le prisme de la violence et des crimes divers.

Dans l'univers romanesque de Labou Tansi, la norme sexuelle assure la domination de l'homme sur la femme. En effet, il est difficile de lire une œuvre francophone qui n'aborde pas les questions liées à la sexualité. C'est d'ailleurs cette idée que Shoshona démontre dans son ouvrage lorsqu'il affirme : « Toute œuvre littéraire [francophone] a en son centre la question sur la sexualité que l'exégète littéraire a pour mission de rendre explicite » (Shoshona, 1978 : 247). Ainsi, le sexe est un instrument du pouvoir. Il se traduit par la satisfaction de la libido des deux partenaires consentants. Cependant, cela n'est pas toujours vrai, car les détenteurs du pouvoir politique l'utilisent le plus souvent dans le but de prouver leur domination, leur puissance sur la gent féminine. Il devient donc à cet effet un objet incontournable de l'autorité, et c'est d'ailleurs pourquoi Balandier (1984 : 19) affirme que « Le pouvoir, surtout dans ses formes traditionnelles, est impensable sans référence à la sexualité ». À l'inverse, la femme peut aussi se servir du sexe pour atteindre ses objectifs qui ne sont pas toujours liés au simple plaisir charnel.

Dans *La vie et demie*, l'usage du sexe par les différents « Guides providentiels » est l'expression de leur caractère violent et criminel. Pour ces chefs d'États africains, la femme est considérée comme une proie à abattre avec force et violence. Elle n'est qu'un simple objet à violenter avec le phallus, car son rôle est de « satisfaire [les] tropicalités » du prince. Le femme de la Katamalanasia et du Darmelia est « infernalement belle », elle doit donc obligatoirement satisfaire la libido du Chef comme l'affirme le Guide providentiel : « Le chef est fait pour qu'on lui fasse plaisir » (Labou Tansi, 1979 : 119). Chaïdana, la fille de l'ancien Président de la République Katamalanasienne, est très belle et le Guide estime qu'il doit accomplir une mission à l'intérieur de son corps. Raison pour laquelle il utilise un langage violent à son égard, pour exprimer son désir : « Vous avez de la chance : vous êtes infernalement belle. Il faut rendre au corps sa part de culte. Vous avez un corps, comment dire ça ? Farouche, formel [...] Vous avez des dents à mordre aux endroits les mieux charnus de l'existence » (Labou Tansi, 1979 : 27).

De plus, pour éviter d'être tuées par les gardes, les femmes de *La Vie et demie* sont obligées d'abandonner leur corps au premier venu pour satisfaire ses envies. La technique de séduction consiste alors à faire du chantage à la jeune fille en lui promettant de dire au Guide providentiel qu'elle est l'ex-concubine de Martial. Lorsque cela est fait, l'unique sanction est la violence qui conduit inéluctablement à la mort. Martial, qui est le chef révolutionnaire tué par le Guide Providentiel, violente également sa fille à travers l'acte sexuel. Lorsqu'il se met en colère pour cause de jalousie, la punition que mérite sa fille est la « gifle intérieure » et la bastonnade. L'acte sexuel posé par Martial est non seulement incestueux, mais également criminel dans la mesure où il le fait avec toute la violence possible. Il va même jusqu'à la battre, toute chose qui démontre à suffisance le caractère brutal de ce fantôme.

La femme se sert également de son sexe pour commettre les crimes les plus redoutables de la Katalamanasia. Toutes les Chaïdana du texte de Labou Tansi utilisent leurs corps pour violenter et tuer les dirigeants en commençant par le chef de l'État, ses ministres et directeurs généraux. L'on peut donc comprendre la décision et le projet de Chaïdana la première d'entre elle, celle qui fait l'objet d'obsession du Guide Providentiel par ailleurs remplaçant direct de Martial : « J'irai, je prendrai la ville. Ce corps a traversé des mondes, des pays, des vies, des temps. C'est le plus beau de la

forêt. [...] Le plus douloureux. Le plus sale. Et c'est avec lui que je prendrai la ville. Il faut travailler avec les moyens que la bâtardise vous a mis dans les mains » (Labou Tansi, 1979 : 106). Pour elle, tout est possible grâce à son corps.

Dans les sociétés traditionnelles africaines, l'un des pouvoirs de l'homme est basé sur ses capacités sexuelles. Le fait pour ce dernier d'avoir des difficultés au niveau de son phallus peut être considéré comme une perte totale de son pouvoir, un crime. Chaïdana utilise donc son sexe pour violenter psychologiquement le chef de l'État. D'abord, elle commence par le faire attendre longtemps en refusant d'accomplir cet acte avec lui, toute chose qui le rend vulnérable à ses yeux et crée ainsi une instabilité psychologique. Et par la suite, elle finit par le rendre impuissant. Il s'agit là d'un acte criminel qui conduit le Guide à une sorte de démence, d'autant plus que le peuple en parle.

Après s'être rassurée de l'impuissance du chef de l'État, la jeune dame va venger son père en utilisant son sexe. On va alors compter des nombreux décès des membres du gouvernement occasionnés par cette dernière : « Je suis un produit de leur main, je les aurai tous », affirme-t-elle. Ces multiples crimes vont se répandre dans tout l'almanach gouvernemental. À travers cette affirmation, le lecteur se rend très vite compte que l'acte sexuel posé par la fille de martial n'est pas un signe d'amour mais plutôt un acte criminel qui conduit inéluctablement à la mort. Il s'agit d'un amour empoisonné et le narrateur parle de distribution de mort, car cette action va entraîner le décès de plusieurs membres du gouvernement. Elle a réussi à tuer une trentaine des membres du gouvernement en usant de son sexe. Le narrateur précise même qu'il y avait aussi les hommes en tenue qui sont également tombés sous son charme et ont laissé leur vie. Il est clair que l'amour érotique dans le sens sonyen est une arme du crime, de vengeance et de la violence. Dans la fiction narrative de Labou Tansi, le sexe est une arme. Ainsi, l'érotisme est un moyen de violence et du crime dans la fiction romanesque des deux écrivains. Il permet aux différents personnages d'exprimer leur cruauté.

2. La description burlesque, pittoresque et caricaturale du pouvoir

La description renvoie généralement à un objet précis. Elle est essentielle en littérature dans la mesure où elle permet de donner l'aspect visible d'un événement, d'une chose, d'un personnage ou d'une histoire.

Dans le cadre de cette recherche, l'objet décrit est le pouvoir et ses actants dans le paysage littéraire de Labou Tansi et Onana Ambassa. Ainsi, la description burlesque, pittoresque et caricaturale du pouvoir permet aux deux auteurs de faire dans la dérision. Dans cette logique, ils se servent de l'humour, de l'humour noir, de l'ironie, la métaphore et la caricature non sans oublier la caractérisation à la fois desdits pouvoirs mais aussi et surtout des personnages, comme l'observe si bien NGal « L'esthétique du grotesque, de la bouffonnerie, apparue dans le roman de la décennie quatre-vingts n'est compréhensible que comme dénonciation des dictatures ubuesques » (Ngal 1994:8-9).

Dans un sens strict, l'humour est une nuance du registre comique qui vise à attirer l'attention avec détachement, sur les aspects plaisants ou insolites de la réalité. L'humour noir quant à lui, qui s'exerce à propos des situations graves, voire macabres, est une forme d'humour qui souligne avec cruauté, amertume et parfois désespoir l'absurdité du monde, face à laquelle il constitue quelque fois une forme de défense. S'exprimant à ce sujet, Fame Ndong (1985 : 279) dit : « l'humour, de par sa nature, s'apparente à la caricature ou à la farce. Pour avoir de l'effet il est nécessaire qu'il impressionne, qu'il frappe plus les sens que l'esprit, par un grossissement des travers, une distorsion démesurée, une rupture brutale de toute harmonie ».

Dans *Les Exilés de Miang-Bitola*, Onana Ambassa procède par l'humour pour décrire le comportement des forces de l'ordre dans les promotions aux postes. Dans ce paysage littéraire, le pouvoir politique est caractérisé par le népotisme et la corruption. Ainsi, dans l'armée, seuls les adeptes des sectes ésotériques et ceux qui ont reçus une cooptation quelconque ou un parrainage peuvent accéder au grade supérieur. Les jeunes officiers sortis de l'école militaire ne peuvent espérer une promotion, à moins qu'ils acceptent de collaborer avec les adeptes des sociétés secrètes. Dans cet univers romanesque, le port des galons est destiné aux initiés. Onana Ambassa tourne donc en dérision cette manière de faire en dénonçant le culte de la médiocrité qui est érigé en norme. Les méritants n'ont aucune chance d'évoluer normalement, tandis que les médiocres, qui ont pactisés avec les sociétés secrètes, occupent les meilleurs postes. C'est d'ailleurs ce que démontre le narrateur dans ces propos :

Dans le but à peine voilé d'accélérer la propulsion de certains de ces cancre moulés à la corruption aux postes stabilisateurs des intérêts occultes de la fratrie, des promotions exceptionnelles, habilement

instaurées à leur profit, leur ont été attribuées. [...] tandis que de jeunes officiers sortis de l'école militaire sont recalés et désignés comme des "aigris" pour illustrer la misère de ceux qui méconnaissent la puissance des cercles ésotériques (Onana Ambassa, 2010 : 67).

Il tourne en dérision, le fonctionnement de l'Afrique plus de cinquante ans après les indépendances, où la promotion au grade rime avec l'appartenance à un cercle ésotérique. Ce qui est une déviance. Cette manière de faire concourt à la destruction du sérieux et de la méritocratie dans les services publics.

De plus, le fait d'appartenir à un cercle ésotérique est une garantie pour tout adhérent qui se voit exonérer des lois et règlements de l'armée. Le principe du respect de la hiérarchie peut ainsi valablement être bafoué sans que le mis en cause soit inquiété. Aux yeux d'Onana Ambassa, tous ces rosicruciens sont des anti-modèles aux valeurs morales et professionnelles douteuses. Le narrateur ne manque d'ailleurs pas de souligner l'étonnement du personnage Afiri Nnam qui est resté longtemps embrigadé dans le sacrosaint principe de la discipline militaire, mais qui finit par comprendre l'origine de l'indiscipline outrecuidante de ses camarades d'armes. Il déclare à ce sujet : « Afiri Nnam comprend pourquoi l'armée nationale reflète aujourd'hui la cour du roi Pétaud, à l'image des autres services publics où le respect du règlement n'est qu'une exigence réservée aux personnes réfractaires à la connaissance, pour leur apprendre l'importance d'appartenir à l'ordre salvateur de la rose-croix » (Onana Ambassa, 2010 : 116). Il s'agit là d'une satire de l'ordre ésotérique par le biais de l'humour.

Par ailleurs, par le procédé de l'humour noir, Onana Ambassa démontre que le pouvoir politique et religieux, à travers leurs croyances, est un obstacle pour le fonctionnement des sociétés africaines. Les sectes n'apportent rien de bon au peuple en dehors de la désolation et de la déception. Les croyances religieuses sont à l'origine de la chute de l'économie africaine. En effet, les adeptes de ces religions étrangères n'ont aucun respect de la chose publique. Les sectes ésotériques qui sont un moyen dont se sert le pouvoir politique pour assurer sa longévité et sa toute-puissance entraînent le pays à la déperdition. Cela trouve son fondement dans ces dires du narrateur :

Désormais, les rosicruciens régnaient en maître sur l'univers et le pays à l'économie réduite à néant par l'initiation à la démocratie. Il était

tant que la fratrie y déploya la politique destinée à lui assurer une mainmise éternelle sur ses insondables richesses. Les francs-maçons n'y avaient pas songé, ils furent balayés au premier souffle du vent d'est. Leur mésaventure fut édifiante. Alors, s'ouvrit la course effrénée des rosicruciens à l'argent. On les entendait rêver d'argent et murmurer dans leur sommeil : « L'argent ! L'argent ! » (Onana Ambassa, 2010 : 120).

Le comportement des hommes en tenue traduit sans doute le caractère barbare du pouvoir. À travers l'humour noir, Onana Ambassa tourne en dérision le pouvoir qui pose des actes absurdes. Les responsables en charge de la gendarmerie passent le temps à offrir des spectacles désolants au peuple, pourtant ils sont sensés prêcher par le bon exemple : « Le spectacle était barbare et désolant. On voyait le commandant de brigade lui-même transporter des articles sous les aisselles ou sur la tête et aller agrandir l'amas de pacotilles déjà impressionnant, sans daigner jeter un seul regard vers le commandant de compagnie arrivé pourtant à bord du véhicule de la gendarmerie connue par tout le personnel de l'unité » (Onana Ambassa, 2010 : 134-135).

Dans *La Vie et demie*, Labou Tansi se sert de l'humour pour se moquer et critiquer le catholicisme. En effet, il fait une description de la scène qui se déroule entre les pygmées de la Katamalanasia et le prêtre, le Révérend Père Wang. Il se moque du pouvoir religieux en présentant sous un ton humoristique les mésaventures du prêtre blanc. À la place de l'eau, ce dernier reçoit du pétrole comme, on peut le constater dans ces propos du narrateur :

C'était du pétrole. Le cuisinier, dans sa précipitation, s'était trompé de bidon. Piment dans les yeux, pétrole dans la bouche et les narines, le Révérend Père tempêta de plus belle. Il fut sur le point de jeter une malédiction collective sur tous les Noirs du monde. La malédiction ne tomba que sur le boy et ses ancêtres. Les injures furent à tel point assommants que ni le boy ni Monsieur l'Abbé ne pensèrent à l'eau. Le piment et le pétrole continuèrent leur effet sur les nerfs du R.P. Wang qui changea les injures en véritable messe de grands mots où ne manquaient que le nom du Père et celui du Fils (Labou Tansi, 1979 : 109).

En réalité, dans le paysage littéraire tansien, les Noirs ne supportent plus la présence des Blancs dans leur pays. La mission évangélicatrice a échoué

dans la mesure où le peuple continue de souffrir, les différents guides gouvernent toujours avec le sang dans les mains. La résolution est donc de chasser le prêtre blanc et ses discours utopiques sur l'amélioration des conditions de vies des Noirs par le truchement de la religion. L'humour est donc le procédé dont se sert l'auteur pour exposer ce malaise.

À travers l'humour noir, le narrateur va plus loin lorsqu'il présente la réponse du Seigneur au prêtre blanc. En lui demandant une faveur pour prouver aux Africains qu'il est en étroite collaboration avec son Dieu qu'il enseigne, sa réaction est plutôt désolante. C'est ce qui ressort de cette affirmation du narrateur :

Il frappa sur la table en demandant au Seigneur de faire quelque chose pour changer le méchant cœur des Pygmées. Le Seigneur lui envoya le reste de la soupe au visage. Il se leva et tâtonna devant lui jusqu'à la cuisine, aboyant toujours. ON entendit des bruits de casse entre deux chapelets de jurons. On entendit des « saperlipopette ! » suivis de cris de douleur. Puis il revint, toujours dans le pétrole et le piment, crier un coup sur tous les Pygmées de la terre et leurs démoniaques tropicalités, il reprocha au Seigneur de les avoir créés. Il heurta une chaise et tomba de tout son long. Le temps que Patrice arrive avec un bassinet d'eau, le R.P. Wang avait abattu toute la salle à manger (Labou Tansi, 1979 : 109-110).

La chute du prêtre symbolise l'échec du pouvoir religieux. Il s'agit d'un personnage qui n'arrive pas au bout de sa quête. C'est une fin pitoyable que présente l'auteur de ce roman, car le prêtre blanc a échoué sur tous les plans. Les objectifs visés ont été battus en brèche au regard du comportement des représentants de l'église à l'endroit du peuple, raison pour laquelle l'on observe aussi de l'ironie dans ces différentes représentations du pouvoir politique et religieux.

Forme humoristique de la dérision, l'ironie s'appréhende généralement comme une forme grossière de l'esprit qui suscite le rire, car elle ne se manifeste qu'à l'évidence du procédé qui s'appuie sur le désaccord absolu entre la réalité et le concept. Pour Dallenbach et Ricardou (1982 : 123), l'ironie consiste à « exprimer une chose par son opposé, son contrarium ». Dans *Les Exilés de Miang-Bitola*, Onana Ambassa se moque du pouvoir politique qui recrute dans ses effectifs des personnages cupides et incompetents qui ont pour seul objectif de servir leurs intérêts au détriment

du peuple. Le narrateur présente ironiquement le Colonel Baleguel Mangetout, l'un des adeptes des sectes ésotériques qui fait parler de lui en bien au sein de le paysage du texte :

Le colonel Baleguel Mangetout. Ses hommes l'appellent Tom Dollar dans son dos, à cause de son appétit féroce de l'argent. C'est un important rosicrucien de notre armée, un illettré issu des rangs qui qui s'est récemment découvert beaucoup de vertu et de talent en écrivant des livres sur les attributs de Dieu. Pour un homme reconnu par ses propres subordonnés comme cupide, intrigant, rancunier, pouvoiriste et sanguinaire, prêcher la bonté de notre créateur sans avoir opéré une révolution de sa propre personne comme le fit Saint Paul, cela relève de la fourberie et de l'endormissement. Je vous signale que Mangetout est aussi ancien de l'église de la paroisse Marie-Gocker d'Ongola (Onana Ambassa, (2010 : 67-68).

L'intérêt général est mis de côté au profit des individualismes, peu importe les conséquences et les dégâts collatéraux que ces luttes peuvent entraîner au sein de la société. Le plus important c'est d'appartenir à une loge pour pouvoir assurer sa place au soleil, même si cela doit sans doute conduire à des pertes en vies humaines et à la régression de l'Afrique.

Dans le roman *La Vie et demie*, Labou Tansi use des tournures ironiques pour montrer le caractère cruel du guide providentiel. Le narrateur adoucit les mots pour attirer l'attention du lecteur sur le comportement du nouveau guide katamalanaisien. Il est sanguinaire et tue les populations sans avoir aucun remord : « Des régions humaines fuyantes criaient « Vive Martial » et leur marée était inhumaine. Ces régions tombaient, se relevaient, couraient, tournaient, laissant des lambeaux de viande exsangue. Là-bas, la rafale tirait toujours. Et bientôt des chars marchèrent à la poursuite de cette vase de viande fuyante » (Labou Tansi, 1979 : 41)

De plus, le pouvoir détenu par les différents guides est peint avec des éléments qui permettent de le travestir. On y retrouve tout ce qu'il y a de monstrueux, de laid, bref tout ce qui conduit au mal. Tout ce qu'il y a de mythique dans ce roman se retrouve ironisé comme la salle à manger, le couteau de table et même le repas. Patatra est d'ailleurs nourri spécialement aux repas sauvages. Également, Labou Tansi, souligne le comportement de Jean-Sans-Cœur qui passe du temps à se donner en spectacle, ce qui n'est pas normal pour un chef d'État. Cette ironie montre l'intention de l'auteur de faire un procès contre l'autorité de la Katamalanaisie et par ricochet le

pouvoir en Afrique postcoloniale. Le narrateur déclare que « Dans la salle appelée Payadizo, Jean-Sans-Cœur se donnait en spectacle à cause de cette capacité qu'il avait de boire comme dix tonneaux et de rire et manger comme cinquante personnes. [...] Il organisait des matches de bouffe » (Labou Tansi, 1979:154). La description de Jean-Sans-Cœur par le narrateur démontre à suffisance le caractère ridicule du personnage détenteur du pouvoir politique. Un homme qui n'inspire aucun respect et qui pose des actes qui sont totalement aux antipodes de sa position sociale.

Pour représenter ces deux ordres de pouvoir, les deux auteurs se servent aussi de la métaphore et de la comparaison. Pour Lehmann et Martin-Berthet (2005 : 87) : « La métaphore est un trope par ressemblance, qui consiste à donner à un mot un autre sens en fonction d'une comparaison implicite ». Ainsi, dans *La Vie et demie*, le narrateur désigne les cadavres par l'expression « viande fuyante » (Labou Tansi, 1979 : 41). À travers cette métaphore, Labou Tansi démontre en fustigeant le caractère cruel du guide providentiel. Il a transformé le peuple en animal sauvage qui doit être chassé par ses hommes en tenue. Il ressort que le guide katamalanaisien règne grâce au sang. Les meurtres et assassinats occasionnés par ce dernier sont inacceptables au moment où le peuple africain acquiert son autonomie.

Onana Ambassa va dans la même logique lorsqu'il présente sous un style métaphorique les multiples guerres entre les frères et sœurs entendus frères et sœurs dans l'ésotérisme pour le pouvoir. C'est d'ailleurs ce que démontre le narrateur dans ces propos : « Les nouvelles des frères s'affrontant et s'entretenant en vue de l'accaparement des meilleurs morceaux de la nation abattue et dépecée à qui mieux mieux atteignent-elles les chaumières. L'on s'y lamente sur la chimérique lutte contre la corruption, sans s'empêcher des intermèdes du rire clair au sujet des curiosités servies par quelques illustres membres de la fratrie » (Onana Ambassa, 2010 : 67). À travers ces propos, l'on comprend clairement les limites du pouvoir en Afrique aux lendemains des indépendances. Les sectes sont devenues une voix royale qui mène au bien-être. La course effrénée au pouvoir politique occasionne des fratricides au point où la nation est présentée comme un gâteau ou à un animal qui doit être abattu et partagé à tous et surtout au plus fort. Cette métaphore du paysage littéraire d'Onana Ambassa montre la situation misérable de l'Afrique post-coloniale. La comparaison participe également à cette représentation du pouvoir.

Selon Benoist (2010 : 119), la comparaison est une « figure de style destinée à éclairer ce dont on parle en le rapportant à une situation analogue, mais plus simple ou plus connue de celui à qui on s'adresse ». Il s'agit d'établir un rapport d'analogie, mieux de ressemblance entre deux éléments, le comparant et le comparé afin de mieux ressortir leur valeur. Dans *La Vie et demie*, le Guide Providentiel s'est fait entourer des hommes en tenue forts pour assurer sa garde afin d'échapper aux menaces de l'ex-président Martial. Il choisit d'avoir auprès de lui plusieurs personnes formées pour sa sécurité. Le narrateur affirme à ce sujet qu'« Il demanda qu'on lui affectât les quarante plus courageux et plus charnus gorilles de l'armée. C'était pour la plupart des hommes grands comme deux, forts comme quatre et velus comme des ours » (Labou Tansi, 1979 : 20). Labou Tansi prend la peine de montrer la qualité d'hommes choisis par le guide pour assurer sa garde dans l'optique de montrer l'immensité du pouvoir de ce dernier.

Les deux auteurs se servent enfin de la caractérisation et de la caricature. De manière générale, la caractérisation est l'ensemble des caractéristiques qui viennent constituer un personnage de fiction. Il s'agit de l'ensemble des attributs (apparences, costumes), et comportements (actions, gestes) qu'un auteur confère à un personnage pour le rendre vivant. Pour Peyroutet (1994 : 75) la caricature est une « description outrée et défavorable d'une attitude, d'une situation, d'un personnage ». Ainsi, dans le corpus d'étude, Onana Ambassa et Labou Tansi font usage de la caractérisation péjorative pour faire la mise en texte du pouvoir politique et religieux. Dans l'un ou l'autre roman, on rencontre des expressions comme : « tout le monde a peur, la police a arrêté..., torturé...massacré..., dépossédé..., souffrance... » le peuple. Ces termes renvoient à la fois au type de pouvoir exercé par les dirigeants politiques et religieux, mais aussi à la personnalité des tenants du pouvoir.

Chez Onana Ambassa, le problème de l'habitat n'a jamais été résolu depuis les indépendances. Il s'agit d'une éternelle souffrance que vivent les habitants de Miang-Bitola et ses environs. Situation qui s'aggrave pendant la saison des pluies, car les maisons construites en raphia y résistent difficilement : « À la fin des pluies, on réparait les toits en nattes de raphia des cases endommagées, puis on entamait les activités propres à l'*essep* ». (Onana Ambassa, 2010 : 28). Les habitats dans lesquels vivent les pahouin à *Miang-Bitola* sont dans un état de délabrement avancé au point où la moindre pluie occasionne sans aucune autre forme de procédure leur

destruction. Par cette caricature, Onana Ambassa fait une diatribe de l'autorité politique qui est incapable de loger le peuple malgré les richesses dont dispose le continent africain. Cela est la conséquence des multiples détournements des deniers publics qui sont un frein pour le développement de l'Afrique.

3. La (con)fusion des pouvoirs politique et religieux

Les romans *La vie et demi* et *Les Exilés de Miang-Bitola* sont un laboratoire de la complicité entre les autorités politique et religieuse. En effet, les deux ordres de pouvoir travaillent pour les mêmes objectifs à savoir dominer et maintenir les Africains dans la souffrance. Le peuple qui croit que la religion va alléger son supplice en mettant de côté la corruption et ses corollaires, mais il est surpris de constater que la situation s'aggrave, malgré la prolifération des églises. C'est cette réalité poignante que décrit le personnage Andegué lors d'un dialogue avec l'un des protagonistes du roman d'Onana Ambassa : « Eh bien, figure-toi que le pays compte plus d'églises et de temples aujourd'hui qu'il y a trente ans. Dans chaque coin de la rue, il y a un Noir en transe qui maudit ses ancêtres, en annonçant au monde qu'il a découvert la vraie foi. Mais le pays est à vue d'œil plus corrompu qu'il y a un siècle. » (2010 : 68).

Il y a une entente entre le politique et le religieux dans ce paysage littéraire. Le christianisme est un bras séculier du pouvoir politique qui, pour sauvegarder ses intérêts, laisse libre cour aux religieux d'ouvrir les églises afin d'endormir le peuple. Le narrateur démontre le caractère hypocrite des chrétiens et les paradoxes observés au sein de l'église : « Dimanche, les églises débordent de chrétiens venus y chanter l'amour et le pardon sans borne du prochain [...] Mais lundi, les palais de justice sont pris d'assaut par ces mêmes chrétiens réclamant à cor et à cri la condamnation de ceux qui les ont offensés » (Onana Ambassa, 2010 : 68). Le pouvoir politique travaille de concert avec la religion pour exploiter et opprimer les faibles et les démunis.

L'idée que la religion entretient une complicité néfaste avec le pouvoir politique est une évidence ; il s'agit d'une véritable réalité dans le paysage littéraire d'Onana Ambassa. Les religieux censés prêcher par le bon exemple en pratiquant le pardon et l'amour du prochain sont des bandits à col blanc ; ils ne travaillent que pour leurs intérêts personnels au détriment de la communauté. L'on n'est donc pas surpris de ces propos du narrateur :

Certains orateurs affirment avoir vu des responsables religieux traîner en justice leurs ouailles, des brebis égarées du Père qu'ils sont tenus de retrouver sur le chemin du monde et ramener à la maison [...] c'est le récit de la manière dont le colonel Baléguel mangetout alias Tom Dollar écoule sa production religieuse et artistique. (Onana Ambassa, 2010 : 68).

Par ces propos, l'on comprend qu'entre la religion et le pouvoir il n'y a pas de secrets. L'un ne peut exister sans l'autre et vis-versa. Durant l'évolution de l'intrigue, le religieux accompagne le politique dans ses fonctions. Naumann réaffirme d'ailleurs cette réalité lorsqu'il conclut qu'en Afrique, le « christianisme se fonde moins sur une conversion profonde que sur la recherche d'une consolation dont ont besoin les victimes des exactions de l'administration coloniale » (Naumann, 2003 : 19).

Chez Labou Tansi, le pouvoir religieux et le pouvoir politique tiennent le même langage. En effet, il existe un partenariat gagnant-gagnant entre les deux ordres d'autorité. Dans *La Vie et demie*, les religieux sont en adéquation avec les différents guides katamalanasiens. La complicité qui prévaut entre les deux autorités est claire. Le religieux aide le gouvernement à maintenir le peuple dans les rêves de progrès et de développement. En retour, le politique lui accorde des faveurs. Le narrateur précise que « Sir Amanazavou avait convaincu le guide des qualités martiales de ses confrères et l'avait persuadé d'installer une base militaire essentiellement pygmée à Darmelia » (Labou Tansi, 1979 : 102). La croyance en Dieu est la chose unique qui permet au peuple de supporter les exactions commises par le pouvoir du Guide providentiel. À travers les policiers et militaires, la foule est torturée et martyrisée, mais il est dans l'incapacité totale de se révolter, parce qu'endoctriné par l'espoir d'un jugement dernier imminent.

Dans les romans étudiés, il existe un lien étroit entre le pouvoir politique et le christianisme. Cette affirmation amène à relever les véritables motivations des actions du religieux occidental. Dans le paysage littéraire sonyen, il y a plusieurs signes des croyances et des pratiques propres au continent africain. Ndachi Tagne soutient d'ailleurs l'idée que la littérature africaine accorde une place « en permanence aux ancêtres, aux dieux, aux génies, aux fétiches, à la divination, aux superstitions ou au sacré, assume également son insertion dans le terroir national » (Ndachi Tagne, 1986 : 161). Ces croyances africaines sont interdites par le pouvoir politique, parce qu'elles interdisent et condamnent les pratiques contraires aux traditions.

Pour se renforcer, le politique va à l'encontre les principes chrétiens en ayant recours à l'érotisme et à l'ésotérisme, sous le nez des églises occidentales qu'il ne cesse de fréquenter.

4. Le maquiavélisme du pouvoir politique et religieux

Dans l'univers romanesque qui fait l'objet de cette étude, le pouvoir, qu'il soit politique ou religieux, a un objectif permanent, l'endoctrinement et l'anéantissement spirituel du peuple et des traditions. Dans cette logique, tous les discours tenus par les responsables religieux du corpus sont préparés à l'avance pour servir les intérêts du pouvoir politique. Pour le cas de l'Afrique dont il est question, le discours religieux n'est guère fait pour le salut du peuple qui agonise, mais pour justifier la tyrannie du politique et maintenir ce dernier la pseudo-croyance et la docilité. Lorsque le christianisme entre en Afrique, le missionnaire avait deux objectifs : évangéliser et servir ses intérêts et en même temps ceux du colon. Ainsi, l'on se rend à l'évidence que rendre le peuple docile et incapable de protester était un objectif général stratégique. Tcheuyap exprime cette idée dans ses travaux consacrés à l'œuvre de Ngandu Nkashama, lorsqu'il affirme que « L'une des plus grandes tragédies du monde c'est l'apostasie qui se traduit par une grave expansion d'un type nouveau d'idolâtrie. On ne rend plus des cultes aux crânes ou aux statuettes, mais à l'argent, au pouvoir » (Tcheuyap, 1998 : 29).

De manière spécifique, l'un des objectifs visés par la religion est de mettre fin à la quiétude des Africains, de semer le doute et le trouble. Cela est observé dans *Les Exilés de Miang-Bitola* d'Onana Ambassa. Les traditions africaines font l'objet de banalisation et de dénigrement, d'où leur abandon au profit du christianisme. Ce roman présente un personnage qui doit être respecté, qui doit imposer sa volonté au peuple. Mais curieusement, il est un *homme sans qualités* (Musil, 1961). L'intrigue qui se déroule dans une République francophone d'Afrique centrale couvre la période de la fin des années 1990, celle des revendications démocratiques en Afrique. Le chef Onan' Messomo, représentant de l'autorité traditionnelle est la première victime. Son autorité traditionnelle en qualité de chef et de gardien de la tradition est anéantie par les religieux. Il abandonne la polygamie, se trouve obligé de répudier ses multiples épouses afin que ses sujets suivent son exemple : « Vint [...] le jour où le chef Onan' Messomo finit par répudier ses nombreuses femmes pour n'en garder qu'une seule, à la demande

Date de réception : 29/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

pressante du prêtre blanc de la mission d'Oveng qui le convertissait au christianisme. C'était un événement sans précédent en pays Fang-Beti » (Onana Ambassa, 2010 : 28). Pourtant, chez les Africains, on ne se marie pas pour divorcer plus tard. Du point de vue traditionnel, le concept de divorce n'existe pas en Afrique. Le mariage est une union célébrée *ad vitam aeternam*. Même après la mort du mari, la femme prise par l'un des frères ou du moins par un membre de la famille du défunt pour assurer la continuité du mariage et préserver la descendance. De ce point de vue, la femme est considérée comme un bien familial. Toutes ces valeurs sont battues en brèche par le christianisme qui contraint le chef à la monogamie.

À ce titre, le christianisme apparaît comme une institution sadique et cynique de par ses mécanismes de séparation, de division pour mieux régner. Au nom du christianisme, les Africains du texte ne peuvent avoir plus d'une femme et ceux qui en avaient déjà plus se séparaient de certains, dans la douleur et la désolation. Les pleurs, les souffrances et la condition des femmes répudiées sur ordre du prêtre blanc font pitié comme on peut le voir dans ces propos du narrateur :

Des femmes mises au parfum du fléchissement du chef se lamentaient dans un coin de la cour

-Nous ne voulons pas quitter nos enfants, nos cases et nos champs. Nous n'avons plus d'autre village que celui-ci [...]

À ce moment, le prêtre qui tenait un conciliabule avec le chef à la véranda de sa grande case explosa dans un éwondo très approximatif :

-Vous ne resterez pas ici, à maintenir ces ténèbres que je m'attèle à dissiper! Le mariage se vit à deux et non à trois, à quatre ou mille.

L'avez-vous bien compris ? Bon Dieu ! (Onana Ambassa, 2010 : 29).

Après constat de la désolation des femmes répudiées, le prêtre leur propose des maris et des places à la *sixa*, cette sorte d'internat indigène pour les femmes candidates au mariage chrétien. À cet effet, la religion devient un leurre.

Dans *Les Exilés de Miang-Bitola*, Onana Ambassa présente le christianisme comme une organisation destructrice imposée à l'Afrique. Dès le début de l'intrigue, le narrateur donne une image négative du christianisme. La religion chrétienne est imposée aux Africains et apparaît comme un facteur de destruction de l'Afrique : « Elle était occidentale, la modernité aux apports chargés de contradictions : une religion occidentale émietlée et agressive qui prétendait sauver les Noirs de la déperdition en

les perdant dans l'enchevêtrement de ses branches rivales et désorientantes, du matériel occidental au service de l'humanité et dont la fabrication, l'acquisition et l'utilisation entraînaient bien des larmes » (Onana Ambassa, 2010 : 25). Au regard de ces propos, il apparaît que le catholicisme, puisqu'il s'agit de lui, a occasionné des divisions, des grincements de dents au sein des populations africaines. Elle est à l'origine de nombreux dysfonctionnements de la société. C'est d'ailleurs pourquoi l'écrivain camerounais Mongo Beti démontrait que la religion est en parfaite collaboration avec le pouvoir politique et contribue à l'affaiblissement du peuple qui n'est qu'une simple marionnette.

Conclusion

La Vie et demie de Labou Tansi et *Les Exilés de Miang-Bitola* d'Onana Ambassa sont des chroniques sociopolitiques qui mettent l'accent sur le pouvoir africain postcolonial. Le constat que l'on peut faire de tout ce qui précède est que depuis l'avènement des indépendances, les chefs d'États africains se sont toujours servis de la religion à leurs fins personnelles. Il existe toujours une complicité néfaste entre les pouvoirs politique et religieux. Il est quasi-impossible de lire une œuvre francophone sans y trouver cette complicité que dénoncent Labou Tansi et Onana Ambassa. L'objectif de travail était d'examiner la manière dont les pouvoirs politique et religieux sont représentés dans la fiction narrative de Labou Tansi et d'Onana Ambassa, dans le but de faire ressortir l'idéologie qui sous-tend une telle représentation. En s'appuyant sur la critique thématique de Richard et la sémiologie du personnage de Hamon, cette recherche trouve que la politique et la religion sont deux thèmes littéraires inséparables dans les œuvres francophones. À travers la complicité entre les deux ordres de pouvoir qui ont tous recours à l'ésotérisme et à l'érotisme pour se renforcer et s'exercer efficacement, le peuple africain paye le prix fort. Labou Tansi et Onana Ambassa tournent en dérision ces deux types de pouvoir. Pour cela, ils s'appuient sur l'humour, l'humour noir, les figures d'analogie, la caricature pour dénoncer l'hypocrisie, la perversion et la cruauté des détenteurs desdits pouvoirs. Pour sortir de cette impasse dans laquelle se trouvent l'Afrique, Labou Tansi et Onana Ambassa invoquent une Afrique tournée vers elle-même, vers les croyances traditionnelles qui font de l'humain une valeur intouchable et sacrée, aussi bien pour le politique que pour le religieux.

Bibliographie

- Labou Tansi, Sony. (1979). *La Vie et demie*. Paris : Seuil.
- Onana Ambassa, Appolinaire. (2010). *Les Exilés de Miang-Bitola*. Paris : L'harmattan.
- Ambassa Fils, Bernard (Dir). (2022). *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive*. Paris : Archives Contemporaines.
- Ambassa Fils, Bernard et Abada Medjo, Jean Claude. (2019). *L'Afrique en discours dans les littératures et les arts contemporains. Scénarisations des littérarités africaines, Tome 1*. Paris : Connaissances et Savoirs.
- Aron, Paul et Viala, Alain. (2008). *Les 100 mots du littéraire*. Paris : P.U.F. « Que sais-je? »
- Balandier, Georges. (1984). « Le sexuel et le social. Lecture anthropologique » in *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. 76, PP5-19.
- Benoist, Luc. (2010). *Signes, symboles et mythes*. in *Que sais-je?* Paris : PUF, 10^e édition.
- Dallenbach, Louis et Ricardou, Jean. (1982). *Problèmes actuels de la lecture*. Paris : Clancier Guénaud.
- Everaert-Desmedt, Nicole. (2000). *Sémiotique du récit*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Fame Ndong, Jacques. (1985). *Le Prince et le scribe. Lecture politique et esthétique du roman négro-africain post-colonial*. Paris : Berger-Levrault.
- Hamon, Philippe. (1977). « Pour un statut sémiologique du personnage » in *Poétique du récit*, Paris : Seuil.
- Lehmann, Alise et Martin-Berthet, Françoise. (2005). *Introduction à la lexicologie Sémantique et morphologie*. Paris : Armand Colin 2^e édition.
- Mannoni, Pierre. (1998). *Les Représentations sociales*, Paris : P.U.F. « Que sais-je? »
- Mongo Beti. (1956). *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Laffont.
- Musil, Robert (1932). 1961. *L'Homme sans qualités, volume 2*. Paris : Seuil.
- Naumann, Michel. (2003). « La Vocation religieuse du RPS dans Le Pauvre Christ de Bomba de Mongo Beti », in *Oscar Pfouma (Dir) Mongo Beti Le proscrit admirable*. Paris : Menaibuc.

Date de réception : 29/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

- Ndinda, Joseph. (2002). *Révolution et femmes en révolution dans le roman africain francophone au sud du Sahara*. Paris : L'harmattan.
- Peyroutet, Claude. (1994). *Style et rhétorique*. Paris : Nathan. Coll. Repères pratiques Nathan.
- Richard, Jean-Pierre. (1961). *L'Univers imaginaire de Mallarmé*. Paris : Seuil. (1979). *Microlectures*. Paris : Seuil.
- Ségur, Philippe. (1998). *La Responsabilité politique*, Paris : P.U.F. « Que sais-je? »
- Shoshona, Felman. (1978). *La Folie et la chose littéraire*. Paris : Seuil. Coll. Pierres Vives.
- Tagne Ndachi, David. (1986). *Roman et réalités camerounaises*. Paris : l'Harmattan.
- Tcheuyap, Alexis. (1998). *Esthétique et folie dans l'œuvre romanesque de Pius Ngandu Nkashama*. Paris : L'Harmattan.



